Amadis de Gaule. Amour, tu perdis Troie. Amphion. Amphitryon. Anchise. Andromède. Ane (l') portant des reliques. Ane (l') vêtu de la peau de lion. Animal (l') aux têtes frivoles. Angot (Mme). Animaux (les) malades de la peste. Anne (ma sœur Anne! ne vois-tu rien venir?) Antée. Antigone. Antre de Trophonius. Apocalypse (cheval de l'). Apollon. Arc d'Ulysse. Archevêque (l') de Grenade. Argonautes. Argus (aux cent yeux). Argus (chien d'Ulysse). Ariane. Aricie. Aristée. Armide. Ascagne (ou Iule). Asmodée. Astrée (déesse). *Astrée* (l') (roman). Atalante. Atlas. Atrée. Attacher le grelot. Au banquet de la vie...

Au demeurant le meilleur fils du monde.

Augias (écuries d').

Avant l'affaire,
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Avoir toute honte bue. Ayant tout dit.

Fleurs de don Juan (LES), comédie de Lope de Vega. Il y a beaucoup de *Don Juan* dans la littérature espagnole; celui-ci n'est ni un don Juan de Marafia, ni un don Juan Tenorio, ni tout autre don Juan légendaire. C'est un pauvre diable de cadet, sans sou ni maille, vêtu d'un mauvais justaucorps rapiécé, que son laquais, un pauvre diable comme lui, met toute son industrie à lui tenir propre et en état. Ce n'est ni le jeu, ni le vin, ni les filles qui l'ont réduit à ce piteux état; on le cite comme un modèle de vertu, et les mères elles-mêmes louent sa bonne conduite autant que sa bonne mine; car c'est un fort joli garçon, malgré la mauvaise fortune; mais c'est un cadet, et son frère, don Alonso, détient à lui tout seul l'immense fortune paternelle, et ne donne pas même à son frère de quoi s'habiller décemment. Cent fois don Juan lui a demandé une petite somme, pour aller se faire tuer en Flandre sous l'habit du soldat; cent fois l'autre lui a refusé même cette mince consolation; mais, aujourd'hui, on est à la veille de la San-Juan, et quel désheureur pour la maison si un don Juan sort en si piteuyable équipage le jour même de sa fête, le jour où tout Valence est en liesse, où l'on fait assaut d'équipages et de toilettes, au *Grao*, sur le bord de la mer! Don Juan espère que son frère ne sera pas insensible. Il vient le trouver, suivi de son fidèle Germain; le maîtrodome les met presque à la porte, et au fond, ils entendent don Alonso qui joue gros jeu avec tout un cercle d'élégants, don Francisco, don Luis, le capitaine Leonardo, rudes gaillards qui font rouler les ducats et les doublons sur le tapis, comme de la petite monnaie. Ils jouent à la *pinta*, à la *polla*, aux dés, et l'on entend l'or bruire sous la main des joueurs. Bast! le pauvre don Juan et son laquais se mettent à jouer, eux aussi, dans l'antichambre; ils jouent des piécettes, de misérables réaux, et même parlent de jouer tout simplement leurs chagrins; il faudra bien qu'il y en ait un qui perde! Survviennent des dames: c'est la coutume en Espagne que des femmes survenant au milieu du jeu demandent la bonne main. Celles-ci, des femmes à moitié légères, fort amies de la maison, n'ignorent pas la situation de don Juan et la désinerie de son frère. N'importe; elles demandent la bonne main! Don Juan, en grand seigneur, leur donne tout ce qu'il y a sur le tapis, quelques réaux! c'est le souper du soir et on se couchera le ventre creux; mais on est gentilhomme avant tout. La bonne main reçue, l'une des deux dames voilées tend sa bourse à don Juan; l'autre lui donne les bagues de ses doigts. Don Juan accepte; cela se faisait au XVIIe siècle; d'ailleurs, la fortune un jour peut changer, et il est homme à rendre le double. Il fait très-bien, du reste, car sans cette aubaine il n'aurait pu se vêtir à neuf pour la fête de son patron; son frère le renvoie rudement; mais ses amis, qui viennent d'empocher les doublons de leur hôte à la *polla*, sont plus généreux; ils lui abandonnent quelques ducats de leur gain, le capitaine lui offre un cheval blanc pour parader à la fête, et don Juan fait le projet de se vêtir tout de blanc pour être remarqué parmi tous les gentilshommes. La journée n'a pas été trop mauvaise.

Voici enfin venu ce fameux jour de la San-Juan. Les dames sortent en voitures de gala, les gentilshommes sur leurs chevaux les plus fringants. Le *Grao* ou môle de Valence est une promenade splendide. Des musiciens jouent et chantent en s'accompagnant de castagnettes. « Sortent de Valence, la nuit de la Saint-Jean, mille voitures de dames, à la fraîcheur de la mer. Comme retombent les ramos, mûre, dans l'eau, avec le vent frais du matin! Ouvrez, ma mie, ouvrez, voici venir l'aube du jour de la Saint-Jean! » Parmi toutes les dames, la comtesse de la Flor a remarqué la bonne tournure de don Juan, ses habits blancs, son cheval blanc signalent à tous les regards. En plaisantant, elle lui fait dire, par un écuyer, qu'elle serait bien aise de lui voir donner de l'éperon à son cheval et se jeter du haut du môle dans la mer. Caprice de femme; elle s'attendait à une galanterie pour toute réponse; mais don Juan est un cavalier sérieux; il donne de l'éperon et se jette à l'eau, au risque, cent fois, de se tuer, lui et son cheval. Il en est quitte pour aller se sécher dans la hutte d'un pêcheur; là il est rejoint par un domestique de la comtesse, fâchée qu'une de ses paroles en l'air ait été cause d'une telle imprudence. Elle lui envoie sa cape de satin, pour le tenir chaud. Quant au laquais de don Juan, Germain, qui l'a rejoint par un chemin moins rapide, il est persuadé que la comtesse ne peut faire autrement que d'adorer son maître, après lui avoir fait faire un tel saut périlleux; mais comment D. Juan lèvera-t-il les yeux, lui pauvre gentilhomme, jusqu'à la comtesse Hippolyte de la Flor, une des reines de l'aristocratie de Valence? Il va monter la garde tous les jours sous ses fenêtres.

La comtesse éprouve pour don Juan un faible qu'elle n'ose avouer; de son côté, le pauvre cadet en est à sa dernière bouchée; il a dépensé tout son argent le jour de la fête, pour paraître si magnifique. Comment vivre? Il lui vient une idée. Une de ses sœurs lui a jadis appris à faire des fleurs de soie; il sait imiter à merveille le genêt d'or, l'œillet rouge, la rose d'Alexandrie, la violette, le souci. Pendant que son frère continue de gaspiller ses biens et même le menace de son épée s'il continue à le harceler de ses demandes importunes, don Juan se résigne à faire des fleurs. Lorsqu'il y en a plein une corbeille, il va les porter chez les grandes dames qui les admirent et les achètent comme le fruit des loisirs d'une nonne; mais un beau jour le *florero* improvisé entre, sans le savoir, chez la comtesse de la Flor, il voudrait bien se retirer, mais on l'arrête; il est reconnu. Toutes ces dames, et la comtesse plus que les autres, maudissent le mauvais cœur du frère qui pousse un si joli jeune homme à travailler de ses mains; elles emplissent d'or et de bijoux les poches du *florero*, tout confus. Sa ruse éventée, D. Juan ne veut plus continuer à faire des fleurs; avec l'argent de la comtesse, il s'habille en soldat, cet habit de soldat qu'il a si souvent demandé à son frère, et se prépare à aller dans les Flandres. On le voit parader dans les rues de Valence, morion en tête, justaucorps de buffle, épée au côté. Ce n'est pas ainsi que la comtesse jugeait que l'on prendrait ses cadeaux; elle arrête Germain sur la place: « Les champs qui ne rapportent que des fleurs sans fruit, lui dit-elle, sont réputés de mauvais terrains. Je ne dis à ton maître ni de rester, ni de partir, mais quand un gentilhomme a commencé une entreprise, même au-dessus de ses forces, il la doit poursuivre jusqu'à la mort. L'amour est comme la guerre, quoiqu'il en soit tout le contraire: on ne peut fuir sans déshonneur, et mieux vaut mourir en combattant; et retiens bien ces deux paroles: il n'arrive jamais rien de bon à qui s'en va comme un poltron. » Dès que ces mots lui sont rapportés, don Juan ne veut plus partir. La comtesse, voilée de façon à n'être pas reconnue, se trouve exprès sur son chemin et lui demande de lui offrir, en galant cavalier, des passementeries de Milan qu'elle aperçoit dans une boutique. Don Juan n'a ni sou ni maille; mais il lui est si pénible de refuser, même à une inconnue, qu'il se risque à entrer chez le marchand et à lui demander crédit. La comtesse choisit des passementeries, des gants parfumés, et, en retour de cette galanterie, laisse voir qu'elle est toute disposée à aimer le courtois gentilhomme. Don Juan lui fait une telle déclaration de principe à l'égard de sa chère Flor, qu'il ne trahirait pas pour la reine, que ces quelques mots suffisent pour montrer l'ardeur et la véracité de ses sentiments. Plus tard, dans un rendez-vous qu'elle lui donne, sous un nom supposé, dans un jardin, elle se déclare tout à fait et lui offre sa main. Don Juan devient comte de la Flor.

Pendant ce temps, le frère ainé a achevé de dissiper l'héritage. Ses derniers domaines, convertis en doublons, ont fui à la *pinta* ou à la *polla*. Une jeune fille qu'il devait épouser, une amie de la comtesse de la Flor, doña Costanza, refuse l'alliance, plutôt à cause de son mauvais cœur qu'à cause de sa ruine. Ce mariage était sa dernière espérance; il ne lui reste plus qu'à aller se faire tuer dans les Flandres, expédient extrême des gens ruinés comme des cadets de famille. Le voici qui vient demander à son frère, le nouveau comte de la Flor, l'argent du voyage. Il y avait là pour le poète une belle occasion de montrer don Juan implacable, de lui faire appliquer le loi du talion; mais la comédie de Lope est toujours souriante, jamais amère. Don Juan reçoit son frère dans ses bras et lui facilite les moyens de regagner le cœur de doña Costanza.

Cette comédie est une des plus ingénieuses, des plus enjouées qui soient sorties de la plume de Lope de Vega. Elle abonde en scènes gracieuses, en situations empreintes d'un sentiment doux et délicat. M. Ernest Lafont l'a traduite en vers, dans son *Etude sur la vie et les œuvres de Lope de Vega*, et l'a fait avec assez de bonheur, si l'on songe à la difficulté d'une pareille tâche, à la presque impossibilité de rendre, avec notre alexandrin, l'aisance et la fluidité du *redondilla* espagnol.

Fleurs animées (LES), compositions de Grandville, gravées par Geoffroy, accompagnées d'un texte de M. Taxile Delord, avec introductions de M. Alphonse Karr (Paris, 1845, 2 vol. gr. in-8°).

Benserade avait conçu le beau projet de mettre l'histoire en rondeaux; Grandville, lui, mit ses vignettes la botanique et la zoologie. Non content d'avoir travesti les animaux dans plusieurs séries bien connues, il voulut l'déguiser les plantes et donner aux fleurs le visage, le costume et les mœurs de la femme, neus devrions plutôt dire de la Parisienne; tâche compliquée et qui exigeait de la finesse, du goût, une grande lucidité d'observation. Comment le crayon ingénieux, mais un peu sec, un peu bourgeois, trop correct et trop positif de Grandville, s'en est-il tiré? Avec hardiesse, avec originalité, avec poésie, selon les uns; avec effort, avec lourdeur, avec extravagance, selon les autres. Pour les premiers, les *Fleurs animées* sont un chef-d'œuvre de fine raillerie, de délicatesse, de grâce naïve et touchante; pour les seconds, c'est une mascarade monotone, une fantaisie déplaisante, le raffinement dans le baroque. Le public est intervenu dans le débat et a fait au livre un succès qui se continue encore; mais le public n'est pas toujours un juge bien clairvoyant, et il arrive assez souvent que ses arrêts n'ont pas gain de cause aux yeux des artistes et des gens de goût. Ces derniers n'acceptent pas aisément les étranges conceptions de Grandville, et rien ne leur paraît moins sérieux que cet herbier costumé, qui, sous le titre des *Fleurs animées*, change des roses en grisettes, des pavots en bonnets de nuit, fardé les œillets, frise les violettes, met un corset à la sensitive. Des tigres de tabac qui fument dans une pipe de feuilles, des cannes à sucre coiffées du chapeau de paille des planteurs, qui se battent en duel avec des betteraves, voilà qui peut prêter à des combinaisons excentriques; mais une lourde ironie, une exécution prosaïque, une subtilité mesquine vulgarisent et rétrécissent ici l'idéal. Que de talent dépensé cependant, que d'ingéniosité et d'application dans la recherche du pittoresque! La manie de Grandville fut toujours de prêter des animaux, les végétaux; plus tard, il s'en prit même aux étoiles et s'attaqua aux choses de la nature morte, il anima des ustensiles, des instruments, des machines. On dit qu'il ne pouvait entendre musique qui miment, en la notant, la romance ou la valse. Enfin, à bout de stratagèmes, il tenta d'exprimer sur le papier nos rêves, de dessiner les visions qui passent dans nos cerveaux changeants de la nuit. En tout cela, malheureusement, il réussit surtout à montrer, comme la fort bien fait remarquer M. Paul de Saint-Victor, que la nature lui avait donné des aspirations de poète et des mains de bourgeois. Amasin son crayon ne badine en peignant ce monde de sylphides, jamais il ne jette sur lui la magie de l'ombre ou le mystère de l'ébauche. C'est avec un sérieux profond, convaincu, qu'il procède à ses déguisements, nous n'osons pas dire à ses mascarades; il y a je ne sais quoi de pédantesque et de prétentieux dans sa fantaisie. Les *Fleurs animées*, malgré leur vogue, ne doivent compter dans le bagage de Grandville que pour une de ces folies froides, une de ces parodies des grâces et des merveilles de la nature qui trompent l'attente et ne laissent que le souvenir de la grimace. Il faut des ailes pour se lancer dans l'infini de la bouffonnerie, les ailes de l'Arioste, d'Aristophane ou de Callot, et le crayon de Grandville, son crayon réel, se butait à ne produire que des charges étriquées, à singer la figure humaine, à chercher partout l'étrange, excepté dans le grandiose. Aussi les *Fleurs animées* resteront-elles plutôt comme une œuvre de curiosité que comme une œuvre d'art.

Le texte qui accompagne les *Fleurs animées* contient des pages pleines de charme et d'élévation. Les délicieuses introductions d'Alphonse Karr seront toujours lues avec plaisir.

FLEUR DE MARIE, personnage des *Mystères de Paris*, roman d'Eugène Sue. Fleur de Marie, élevée dans la condition la plus abjecte, a néanmoins conservé une âme chaste; c'est un lis qui garde sa corolle presque blanche au milieu du marais le plus fangeux et le plus impur.

FLEURAGE s. m. (fleu-ra-je — rad. *fleur*). Fleurs d'étoffes et de tentures: *Meubles et tentures de perse, à grands* FLEURAGES *chinois*. (F. Mornand.)

— Grav. Cristallisations formées sur la planche de verre, dans la gravure par l'acide fluorhydrique.

— Techn. Son de gruau.

FLEURANCE, petite ville de France (Gers), ch.-l. de cant., arrond. et à 11 kilom. S. de Lectoure, sur la rive gauche du Gers; pop. aggl., 3,518 hab. — pop. tot., 4,251 hab. Préparation de plumes d'oie pour écrire, fabrique de chaussures et de gants, filatures de laines, tanneries, teinturerie. Belle église ogivale du XIVe siècle, avec une façade remarquable et des vitraux du célèbre Arnaud de Moles. Cette église a été classée parmi les monuments historiques. Vaste halle; jolie place publique; ancien hôpital Saint-Jacques transformé en pensionnat; promenade agréable.

FLEURANCE ou **FLURANCE** (David RIVAULT, sieur DE), littérateur français. V. RIVAULT.

FLEURANGES (Robert III DE LA MARCK, seigneur DE), homme de guerre et historien français. V. LA MARCK.

FLEURANT (Claude), médecin français, né à Lyon au XVIIIe siècle. Il descendait, dit-on, d'un apothicaire de cette ville, qui a fourni à Molière l'idée du personnage de ce nom pour sa pièce du *Malade imaginaire*. Claude Fleurant devint chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon et publia un traité de *Splanchnologie* (Lyon, 1752, 2 vol. in-12).

FLEURBAIX, bourg et comm. de France (Pas-de-Calais), cant. de l'Aventie, arrond. et à 22 kilom. N.-E. de Béthune; pop. aggl., 324 hab. — pop. tot., 3,002 hab. Préparation du lin, tannerie.

FLEURDELISÉ, ÉE (fleur-de-li-zé) part. passé du v. Fleurdeliser. Orné de fleurs de lis, semé de fleurs de lis: *L'écu de France était* FLEURDELISÉ. *Jeanne portait à la main un étendard blanc* FLEURDELISÉ. (Michelet.)

— Blas. Se dit des croix ou de toute autre pièce dont les extrémités se terminent par une fleur de lis: *Quand la croix est* FLEURDELISÉE *aux quatre bouts, on dit aussi qu'elle est florencée.*

FLEURDELISER v. a. ou tr. (fleur-de-li-zé — rad. *fleur de lis*). Orner, semer de fleurs de lis: FLEURDELISER *un écu, un étendard*.

— Marquer d'un fer chaud, en forme d'une fleur de lis, en parlant d'un criminel: *Du temps où l'on* FLEURDELISAIT *les condamné*.

FLEURÉ, ÉE adj. (fleu-ré — rad. *fleur*). Blas. Se dit des bandes, fasces, trescheurs et autres pièces dont les bords sont terminés par des fleurs: *Gaudais du Pont, en Bourgogne: D'argent à la fasce* FLEURÉE *de gueules de trois fleurons de chaque côté.— Moyenville, en Picardie: D'argent à deux lions affrontés de sable, au trescheur* FLEURÉ *de gueules.* On dit aussi FLEURETÉ.

FLEURÉE s. f. (fleu-ré — rad. *fleur*). Techn. Ecume légère qui se forme sur la cuve du bleu, dans les ateliers de teinturiers.

FLEURER v. n. ou intr. (fleu-ré — rad. *fleur*). Exhaler une certaine odeur:

Je sentis à son nez, à ses lèvres décloses, [roses.
Qu'il *fleurait* bien plus fort, mais non pas mieux que
RÉGNIER.

Ce mot ne s'écrit plus; mais il est resté dans le language populaire.

FLEURET s. m. (fleu-ré — dimin. de *fleur*, parce que le bouton a été comparé à un bouton de fleur). Escrim. Epée longue, flexible, à lame carrée sans tranchant, que l'on manchette ordinairement, pour s'en servir dans les exercices des salles d'armes: *Jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon* FLEURET, *quand il plaisait au maître de le faire sauter.* (J.-J. Rouss.)

— Techn. Grosse aiguille de fer dont le mineur se sert pour percer des trous dans le roc.

— Comm. Soie beaucoup plus commune que la fantaisie, et qui, en raison même de son infériorité, exige une forte torsion pour avoir une consistance suffisante: *Le fleuret coûtait presque exclusivement employé pour la passementerie.* (W. Maigne.) ‖ Taffetas très-léger, qui est ainsi nommé parce qu'on le fait avec des déchets de soie cordés et montés en fleurets très-retors: *Le* FLEURET *n'est guère porté aujourd'hui que par les femmes de la campagne.* (W. Maigne.) ‖ Toile connue sous le nom de BLACARD. ‖ *Fleuret de coton, de laine, de fil*, Première qualité de coton, de laine ou de fil.

— Chorégr. Ancien pas de danse formé d'un demi-coupé et de deux pas sur la pointe des pieds:

Vois-tu ce petit trait, ces *fleurets*, ces coupés?

— **Encycl.** Techn. On appelle *fleuret* une barre de fer de 0m,03 de diamètre, aciérée à son extrémité, quelquefois à la tête et plus rarement sur toute sa longueur, que l'on emploie pour percer les trous de mine dans les roches excessivement dures. Elle est généralement ronde, et, dans certains cas, un peu ovale; quand on emploie un fer carré, on a soin d'en abattre les angles. La forme du *fleuret* est à peu près celle du trepan; mais le tranchant en est un peu arrondi. On l'emploie seul ou avec une masse pour frapper sur la tête. Lorsqu'on l'utilise sans massette, on le fait danser dans la cavité: c'est ce qu'on appelle *draguer*. Si l'on veut faire le battage avec une massette, on opère en tenant l'outil de la main gauche et frappant de la main droite; on a soin de le faire tourner un peu après chaque coup, de manière à lui faire décrire un tour complet en une dizaine de fois. Quelquefois, au lieu d'être terminé par un biseau, l'outil porte la soie extrémité un bonnet carré. Dans certains pays, on se sert d'une série de *fleurets* ayant, en tranchant, un diamètre d'autant moindre que le *fleuret* est plus long; de sorte que l'on a un trou formé d'une série de cylindres dont les diamètres vont en diminuant, et qui, par suite, présente une forme conique: c'est une disposition mauvaise, qui favorise la sortie de la poudre. Le *fleuret* est aussi employé pour faire les trous de mine à ciel ouvert; on l'appelle encore *pistolet* ou *barre à mine*.

La profondeur du forage produit en un jour par deux hommes, au moyen du *fleuret*, varie de 0m,25 à 0m,75, selon le degré de dureté de la roche.

FLEURETÉ, ÉE adj. (fleu-re-té — rad. *fleur*). Blas. V. FLEURÉ.

FLEURETIS s. m. (fleur-re-ti — rad. *fleur*). Mus. Agrément de chant.

— **Encycl.** Mus. Le *fleuretis* était une sorte d'enjolivement, de broderie, d'ornement continu, que les chanteurs de jadis insinuaient dans les églises, sur le plain-chant qu'ils lisaient à livre ouvert. Dans son *Dictionnaire liturgique de plain-chant et de musique d'église*, d'Ortigue s'élève avec raison contre cette manie d'ornements qui venait corrompre l'exécution du chant sacré dans les temples chrétiens: « Les symphonistes modernes, écrit-il, s'étaient dit que le plain-chant avait sa musique, que la musique avait sa rhétorique et que cette rhétorique avait ses fleurs. C'est pourquoi ils imaginèrent quantité de jolies choses, exprimées par les jolis noms de périclese, contre-point, contre-point fleuri, chant sur le livre, etc. Du mot *contrepoint fleuri* (*contrapunctus floridus*), on fit *fleuretis*, *fleurtis*, *fleurette*. Le *fleuretis* était improvisé; c'était le chant sur le livre, et l'on peut juger si l'imagination des chantres et des clercs apportait beaucoup de goût dans ces inventions et beaucoup de convenance dans les solennités de l'office. » Il est certain que l'éducation des chantres, musiciens de routine pour la plupart et d'une valeur à peu près nulle, a toujours été beaucoup trop incomplète pour qu'ils pussent raisonnablement se permettre avec le texte liturgique des licences quelconques. Aujourd'hui, du reste, et depuis longtemps, le *fleuretis* a complétement disparu.

FLEURETTE s. f. (fleu-rè-te — dimin. de *fleur*). Petite fleur: *Les* FLEURETTES *des champs. Cueillir des* FLEURETTES. *En voyant n'éséda, chacun s'écrie: « Quel dommage que ce ne* FLEURETTES *si odorante ne soit pas un peu plus ornée, qu'elle n'ait pas de brillants pétales!* » (Fourier.)

Que me veux-tu, chère *fleurette*,
Aimable et charmant souvenir?
A. DE MUSSET

— Fig. Propos galants, paroles tendres et amoureuses: *Aimer la* FLEURETTE. *Conter* FLEURETTE *aux dames. La femme préférera toujours un compliment, joli, gentil, bien dit, amant, conter de* FLEURETTES, *à un honnête homme.* (Proudh.)

. . . . Vous débitez et fleurons et *fleurettes*,
Pour mieux peindre des maux qu'à plaisir vous nous [faites.
TH. CORNEILLE.

‖ Un étymologiste fait venir *fleurette*, pris en ce sens, de *florette*, nom d'une de nos anciennes monnaies, de sorte que conter des *fleurettes*, c'eût été donner de la monnaie, chemin le plus court pour arriver au cœur. Nous préférons voir dans *fleurette* un simple diminutif de *fleur*, et toutes les dames seront de notre avis.

— Métrol. Monnaie d'argent du temps de Charles VI: *Au nombre des monnaies qu'honora Charles VI d'une réformation sérieuse, il faut citer la* FLEURETTE, *qui, de dix-huit deniers, fut réduite à deux.* (F. Mornand.)

FLEURETTE (Marianne), une des cinquante-six maîtresses du roi Henri IV. M. de Lescure en compte bien, en effet, cinquante-six, et encore, ajoute-t-il dans une note, « on comprend que, si on eût fait quelque autre liste, le volume eût été un peu gros. Nous avons supprimé les maîtresses *à passade*, les Marie de Beauvilliers, les comtesses de Moret, les comtesses de Romorantin. » Mais, entre les nombreuses favorites du roi vert-galant, entre la princesse de Condé et la princesse de Conti, entre la belle Corisande et la belle Gabrielle, entre la Fanuche et la Glandée, deux filles de joie, — car Henri IV n'y regardait pas de plus près que François Ier, — entre toutes les vierges folles qui attachèrent leur nom à celui de Henri IV et avec lui sont arrivées jusqu'à nous, Fleurette fut la seule qui mua à Béarnais pour lui-même.

Elle était fille d'un jardinier du château de Nérac, et elle avait seize ans lorsque Henri IV vint lui apprendre le langage de l'amour. C'était au commencement de l'année 1579: le Béarnais était jeune encore, il avait à peine vingt-cinq ans; mais il était depuis longtemps passé maître en « l'art d'aimer; » il comptait ses maîtresses par douzaines, sans parler de ses fantaisies, de ses « amours de passade. » Déjà il avait eu les faveurs de la fameuse dame de Sauve, de Jeanne de Monceau, de Dayelle, de Catherine du Lac, d'Anne de Balzac de Montaigu, d'Arnaudine d'Agen, d'autres encore. La naïve Fleurette se laissa charmer par les brûlantes paroles du jeune prince.

Mais le cœur, ou plus exactement les sens de Henri IV avaient des appétits insatiables, une curiosité qui ne pouvait, qui ne put jamais être apaisée; à peine avait-il fini le premier chapitre du roman, de l'idylle charmante dont Fleurette était l'héroïne, qu'il jeta loin de lui le livre et voulut en commencer un autre, celui où est inscrit le nom de Mlle de Rebours, « cette fille mélicieuse, qui, dit Marguerite, ne m'aimoit point et qui me faisoit tous les plus mauvais offices qu'elle pouvoit à son endroit » (à l'endroit de son mari).

Pendant ce temps, la pauvre Fleurette attendait le prince dans cette belle forêt de Nérac que nous a dépeinte Marguerite, et de laquelle on a dit avec raison, « que l'admirable paysage amoureux! Il ne pouvait souffler là qu'un air de galanterie. » Elle attendait au bord de la fontaine, lieu ordinaire du rendez-vous. Elle attendit en vain. Bientôt, le désespoir envahit son âme et lui inspira la funeste résolution de choisir pour tombeau le lieu témoin de son bonheur, la fontaine au bord de laquelle elle était assise. Comme la grande Sapho de l'antiquité, comme la belle Hellénie du moyen âge, Fleurette se laissa attirer par l'eau chatoyante, et elle se noya.

Voilà ce que raconte la légende, mais ce n'est qu'une légende. M. Perès, conseiller à la cour d'Agen, l'a réfutée en 1868 à l'aide d'un manuscrit (sorte de mémoire dans le genre de ceux de L'Etoile), œuvre d'Isaac Perès, son ancêtre, concierge du château des rois de Navarre, et où se lit cette phrase: « Fleurette, jardinière du roy, mourust le 22e aoust 1592. » Or, à cette date, Fleurette aurait eu cinquante-neuf ans, et partant, plus de saut de Leucade dans la fontaine!

Dans le bilan amoureux de Henri IV, on trouve encore la *Jardinière d'Anet*, et une autre jeune fille que d'Aubigné appelle la *Fille du concierge*; il est très-probable que ces deux jeunes femmes et Fleurette ne sont qu'une seule et même personne.

FLEURI, IE (fleu-ri) part. passé du v. Fleurir. Qui a des fleurs, qui porte des fleurs épanouies, en parlant d'une plante: *Un rosier* FLEURI. *Des vignes* FLEURIES.

L'Eglantier parfumé, l'aubépine *fleurie*,
D'une fraîche bordure entourent la prairie.
BÉRANGER.

‖ Parsemé de fleurs épanouies, en parlant d'un terrain, d'un sol: *Les prés* FLEURIS. *Des sentiers* FLEURIS. *Des champs* FLEURIS.

Non, pour nous, vieux Bretons, rien ne vaut la patrie,
Et notre ciel brumeux, et la lande *fleurie*.
BRIZEUX.

Le fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,
Lutte, s'échappe, et va, par des pentes *fleuries*,
S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.
A. CHÉNIER.

— Par anal. Qui porte des fleurs sur soi, qui est paré de fleurs, en parlant d'une personne: *Vous voilà* FLEURIE *de bien grand matin.*

— Par extension. Frais, vif, en parlant du teint:

Qu'est devenu ce teint, dont la couleur *fleurie*
Semblait d'orfolans seule et de bisques nourrie?
BOILEAU.

— *Chemins fleuris, routes fleuries*, Moyens agréables d'arriver à un but: *On n'arrive pas au ciel par des* ROUTES FLEURIES. *Les* CHEMINS *de la science ne sont pas* FLEURIS. *Dieu ne défend pas les* ROUTES FLEURIES *quand elles servent à vencre à lui.* (Chateaub.)

— Littér. Orné, recherché, en parlant du style ou du langage: *J'avoue que le genre* FLEURI *a ses grâces; mais elles sont déplacées dans des discours où il ne s'agit point d'un jeu d'esprit.* (Fén.) *Le style* FLEURI *ne messied pas dans ces harangues publiques qui ne sont que des compliments.* (Voit.) *Le jargon* FLEURI *de galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple qu'on puisse prendre.* (J.-J. Rouss.) *L'aristocratie romaine* FLEURI *le latin pur*, FLEURI, *plein d'harmonie, le latin de Térence.* (Nisard.)

— Blas. Se dit des plantes qui sont chargées de fleurs: *De Menon: D'or, au chardon de sinople*, FLEURI *de gueules, mouvant d'un croissant du second.*

— Archit. *Roman fleuri*, Style qui appartient aux derniers temps du roman, et dans lequel toutes les parties sont surchargées d'ornements sculptés. ‖ *Gothique fleuri*, Dernier âge du gothique, également caractérisé par une profusion d'ornements.

— Mus. *Contre-point fleuri*, Celui où les parties procèdent par des valeurs et des rhythmes différents. ‖ On dit aussi CONTREPOINT FIGURÉ.

— Chronol. *Pâques fleuries*, Nom que l'on donnait autrefois au dimanche des Rameaux, à cause des feuillages que l'on bénit ce jour-là dans les églises.

— Comm. *Jaspe fleuri*, Jaspe panaché où domine le vert.

— Econ. rur. Dans l'élève des vers à soie, *Bruyères fleuries*, Bruyères abondamment chargées de cocons.

— s. m. Techn. Qualité du bois veiné: *Quant à la qualité si précieuse du* FLEURI, *il est bien rare qu'elle soit recommaissable à l'extérieur; c'est presque toujours le sciur de long qui la découvre en ouvrant la bûle.* (P. Désormeaux.)

— **Antonyme.** Défleuri.

FLEURIAU (Louis-Gaston), prélat, né à Paris en 1662, mort en 1733. Il fut chanoine de Chartres, trésorier de la Sainte-Chapelle, évêque d'Aire (1698), et, enfin, évêque d'Orléans (1706). En prenant possession de ce dernier siége, Fleuriau rendit à la liberté 854 prisonniers pour dettes, et ne cessa de se distinguer par sa charité. Il a laissé des *Ordonnances*, *règlements et avis synodaux*, publiés après sa mort (Orléans, 1736, in-4°).

FLEURIAU (Thomas-Charles), historien et jésuite français, vivait à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe siècle. Chargé de correspondre avec les missionnaires du Levant, il eut entre les mains un grand nombre de lettres et de mémoires, et s'en servit pour publier les ouvrages suivants: *Etat présent de l'Arménie* (1694); *Etat des missions de la Grèce* (1692); *Nouveaux mémoires des missions de la compagnie de Jésus dans le Levant* (Paris, 1712-1727, 7 vol. in-12).

FLEURIAU (Charles-Jean-Baptiste), comte de MORVILLE, diplomate français, né à Paris en 1686, mort à Versailles en 1732. Il avait été successivement avocat du roi au Châtelet (1706), conseiller au parlement de Paris, procureur général au grand conseil, lorsqu'il obtint, en 1718, l'ambassade de Hollande. Grâce à son habileté, il parvint à déterminer les états généraux à signer la quadruple alliance, puis il devint ministre plénipotentiaire au congrès de Cambrai (1720). Deux ans plus tard, le comte de Morville succéda à son père comme ministre de la marine, et, l'année suivante (1723), il prit le portefeuille des affaires étrangères qu'il conserva jusqu'en 1727, époque où son père tomba en disgrâce. Le roi lui accorda alors une pension de 20,000 livres et un logement à Versailles, et, à partir de ce moment, il vécut dans la retraite. Il aimait les lettres, les beaux-arts et devint membre de l'Académie française en 1723.

FLEURIAU (Bertrand-Gabriel), littérateur et jésuite français, né en 1693, mort vers 1765. Il a publié, entre autres ouvrages: *Relation des conquêtes faites dans les Indes*, par D.-P.-M. d'Almeida, traduite de l'italien (Paris, 1749); *Principes de la langue latine* (1750, in-8°), etc.

FLEURIE, bourg et commune de France (Rhône), cant. de Beaujeu, arrond. et à 21 kilom. N. de Villefranche; pop. aggl., 1,373 hab. — pop. tot., 2,454 hab. Vins.

FLEURIER, village de Suisse, cant. et à 26 kilom. S.-O. de Neufchâtel, dans le val de Travers; 2,500 hab. Fabrication de dentelles dites point de Lausanne; centre important pour la fabrication de l'horlogerie (10,000 montres par an). Dans les environs, on admire la grotte aux Fées, l'une des plus belles de la Suisse. Très-étroite à l'entrée, cette grotte s'élargit bientôt et forme trois galeries, dont celle du milieu a 65 mètres de longueur sur 2 mètres de largeur.

FLEURIEU (Ile), la plus grande des Iles Hunter, dans le détroit de Bass, vers l'extrémité N.-O. de la Terre de Van-Diemen; par 40° 30' de latit. S., et 142° 28' de longit. E. Elle a 20 kilom. de longueur sur 6 de largeur; découverte en 1798 par Flinders, elle fut reconnue ensuite par Freycinet. On a aussi donné ce nom à une baie de la côte orientale de la Terre de Van-Diemen, découverte en 1802 par l'amiral Baudin. Les Anglais la nomment Great-Swan.

FLEURIEU (Charles-Pierre CLARET DE), chevalier, puis comte DE FLEURIEU, capitaine de vaisseau, ministre de la marine et des colonies, grand officier de la Légion d'honneur, intendant général de la maison de l'empereur, sénateur, gouverneur du palais des Tuileries, membre de l'Institut et du Bureau des longitudes, né à Lyon en 1738, mort à Paris le 18 août 1810. Le dernier des neuf enfants d'un président de la Cour des monnaies, le jeune de Fleurieu entra dans la marine à quatorze ans, dont on admire surtout le portail, les pendentifs de la voûte merveilleusement sculptés, et les vitraux. Un de ces vitraux, peint par Jean Cousin, représente la Sibylle tiburtine montrant à l'empereur Auguste la Vierge tenant l'Enfant Jésus.

FLEURI-LARDÉ s. m. Zooph. Genre de zoophytes trouvé sur une coquille d'huître, dans la rade du Havre: *La peau du* FLEURI-LARDÉ *est coriace, difficile à couper.* (V. de Bomare.)

FLEURILLARDE s. f. (fleu-ri-llar-de; *ll* mll.). Zool. Espèce d'holoturie.

FLEURINES, village et comm. de France (Oise), cant. de Pont-Sainte-Maxence, arrond. et à 8 kilom. de Senlis; 192 hab. Traces d'antiquités romaines. Eglise en partie du XVIe siècle. Curieuse maison en pierre et en bois du XVe siècle. Ruines du prieuré de Saint-Christophe-en-Halatte, fondé au XIe siècle.

FLEURIOT DE LANGLE, nom d'un marin et d'un littérateur français. V. LANGLE.

FLEURIOT-LESCOT (J.-B.-Edouard), maire de Paris pendant la Terreur, né à Bruxelles en 1761, décapité le 28 juillet 1794. Il prit part aux troubles qui agitèrent sa patrie à l'occasion des réformes de Joseph II, et vint chercher un refuge à Paris, où il exerça la profession d'architecte. Dès l'origine de la Révolution française, on le vit figurer dans tous les mouvements populaires. Membre de la Commune, commissaire aux travaux publics et affilié aux Jacobins, il devint un des admirateurs les plus enthousiastes de Robespierre, à l'influence duquel il dut d'être nommé substitut de Fouquier-Tinville au tribunal révolutionnaire, et maire de Paris après la chute des hébertistes. Au 9 thermidor, il déploya une grande énergie pour assurer le triomphe de son protecteur; mais, arrêté avec lui, il monta le lendemain sur le même échafaud.

FLEURIR v. n. ou intr. (fleu-rir — rad. *fleur*). Pousser des fleurs, se couvrir de fleurs épanouies, en parlant d'une plante; s'épanouir, en parlant des fleurs: *Les lilas commencent à* FLEURIR. *Plus une plante* FLEURIT *vite après sa naissance, et plus elle meurt vite.* (Maquel.) *L'aloès* FLEURI